

# LES HALLES, LA NUIT

R. Caillon

**raconter la vie**

J'allume la petite lampe de chevet, il est 2 h. J'ai peu dormi, comme d'habitude. Toujours les questions, réponses sans nom ; pourquoi, comment, et autres mystères, tournent comme un tambour dans mon esprit lessivé. J'attrape l'ordinateur portable – un beau cadeau d'anniversaire très pratique qui m'évite de griffonner des dizaines de pages. Sur l'écran, tu imprimes ou tu écrases.

Dans une heure, je serai dans le cœur du monstre. Fascination pour beaucoup, curiosité certaine : même les Japonais le visitent, c'est dire. J'ai dégoté une place dans une société d'importation dans les Halles de Rungis. Si on me l'avait dit, je n'y aurais pas cru ; mais je crois être un peu fada, ou trop curieux (c'est selon). Toujours est il que là, au creux de cette nuit un peu fraîche, je vais mettre le contact de la voiture et suivre un trajet nocturne, comme une fuite, vers une destination que je ne connais qu'à peine. Sur le périphérique, parmi le peu d'usagers qui roule au pas (70, pas plus), les paupières encore lourdes, j'observerai ce paysage, cette estampe à l'eau forte, tout en contraste de gris et de noir. Je reconnaitrai à peine les contours de Paris. Quelques lumières, de ci de là. Personne dans les rues. Sensation étrange d'être à contre-courant (un peu comme pour le reste de ma vie).

Porte d'Orléans. J'attrape la bande d'asphalte gris bleu, A6 B. « 15 minutes avant d'atteindre la destination », m'annonce le GPS d'une voix mécanique. Il semble lui-même fatigué d'avoir à travailler de nuit.

Péage de Chevilly Larue. Pour mon premier jour, l'entrée est à mes frais : 10 euros ! Je commence bien ma journée. Je passe au milieu de camions de toutes provenances. Il semblerait qu'ici, la vie ne cesse jamais. Des utilitaires de toutes tailles filent vers les pavillons des viandes, poissons, fruits et légumes, comme autant de rais de lumière au fond de la nuit. Univers commercial à ciel ouvert ; lumière partout, bruit tout le temps. Les cafés sont allumés, je me rends dans l'un d'eux histoire de boire un expresso et de prendre le pouls du lieu. On rit, on parle fort. Des Hollandais venus de Rotterdam avec leur chargement en provenance du bout du monde (Pérou, Chili, Equateur) durant des semaines sur mer, avant de s'échouer

dans nos assiettes. Les deux gaillards mangent, ils semblent absorbés par leur échange. Je m'attarde et me dit que, décidément, j'ai bien fait de prendre Anglais. Le comptoir est le domaine des maraîchers. Beaucoup d'Égyptiens, allez savoir pourquoi ? Ils conversent en arabe. L'un d'eux semble donner des directives. Les 2 serveurs, les yeux cernés de jolis camaïeux mauves, observent, le regard dans le vide, leurs clients. Un petit signe de la main et un café de plus au bout du comptoir. Je bois mon café, je règle, et j'ai droit au « Merci, jeune homme » du garçon de café qui, j'en suis sûr, aurait plu à Sartre.

Bon, à présent se garer. Au plus près du pavillon. Voilà, j'y suis : fruits et légumes. Le pavillon dont je distingue le bout à environ 400 mètres est rempli de lumière artificielle de spots, d'éclairages vifs, d'enseignes de couleurs. Des dizaines de gens s'y affairant. Transpalettes, chariots élévateurs passent à toute allure laissant dans leur sillon une odeur de tabac blond. Des palettes hautes à faire peur. Une avalanche de produits prend forme peu à peu. Nectarines, pêches, pommes de terre, fraises. Mille et une odeurs : on en mangerait.

J'engage la conversation avec un homme qui sera mon collègue et « mentor ». Dédé, 60 ans, à 3 mois de la retraite, après 38 ans de Halles ; une « figure » dans ce monde codifié. Je m'en réjouis. C'est l'un des doyens du pavillon. Les autres, comme il le dit lui-même en guise d'introduction, « ont cassé leurs pipes ; les Halles ça use ! » Dédé me présente mon lieu de travail : un superbe entrepôt frigorifique maintenu entre 0 et 5° C. Groupes ! Onomatopée que j'entends véritablement dans mes entrailles car, là, je ne suis pas assez couvert. Mais bon, Dédé n'est il pas en manche courte !? L'entrepôt, ventre gargantuesque qui digère des tonnes de produits sans jamais faire d'indigestion, a une capacité de 400 palettes. Je le visite ébloui et gelé, les travées débordantes de colis de citrons, pommes, poires. Et j'apprends que, pour certains articles, ce sont des mois de frigo avant la commercialisation « saison artificielle » !

Mon rôle ici ? Réceptionner les marchandises venant de pays tiers, les stocker à bonne température, assurer la traçabilité de chaque article, pour ensuite les expédier sur la province ou sur le carreau (aire de vente à Rungis).

Voilà je suis prêt. Avant tout, Dédé me présente ses amis. Ici, on s'embrasse entre hommes sans souci. Même si on se veut macho au possible car c'est un univers très masculin. Mais je sens de la fraternité dans l'air. Le p'tit coup du matin semble rituel, et là-dessus Dédé n'est pas le dernier. Pour ma part, je m'abstiens. Étant déjà en décalage horaire, une gorgée de leur breuvage et c'est le coma assuré : la bouteille indique 40° ! Il est 4 h... Bon, avec le p'tit verre : une clope. On échange ses avis sur les réformes nécessaires à la France, les luttes ratées, celles mort-nées. On se souvient d'un tel, qui est maintenant chez tel mandataire. On refait le monde, quoi. Tout le monde se tutoie. Dans cet univers étrange, j'avoue que je suis quelque peu intimidé. Vais-je m'y faire ? Vont-ils m'accepter ? Toujours est-il que je suis présenté à tous : vendeurs carreau, commis, mandataires, et autres mûrisseurs, qui se côtoient, se cherchent, se rencontrent ; puis les clients, véritables fourmis dans une fourmilière où le chaos apparent laisse place en coulisse à une formidable organisation.

Dédé, après son p'tit coup, est nostalgique. Au milieu des lumières froides de l'entrepôt réfrigéré, il me raconte sa vie : comment, enfant, son père routier faisait la ligne depuis le sud de la France jusqu'au Halles de Paris. « Un périple ! », me dit-il. Son père partait pour des jours et, bien évidemment, pas de nouvelles. À 14 ans, il déchargeait les wagons d'oranges qui arrivaient en vrac. Une autre époque qu'avec son franc-parler Dédé me fait visiter.

Petit à petit, dans le froid, le vide se crée. Les palettes rentrées la veille repartent pour diverses destinations. L'informatique aide considérablement : lots, étiquettes, nombres de colis, provenance, etc. : tout est indiqué. Et la difficulté du travail est compensée par cette solidarité et ce je-ne-sais-quoi de nostalgie qui fait des Halles ce lieu unique.

6 h arrivent vite. Sur les quais, entre 2 camions espagnols ou ukrainiens, je distingue par-dessus l'étendue de bâtiments aux toits pentus un superbe lever de soleil. Le pavillon des fleurs, lui, s'est offert un style Baltard très harmonieux. La fatigue ? Oubliée. Dédé observe, les yeux vers le lointain. C'est juste beau. Un peu bête, aussi, de s'extasier devant le jour naissant au milieu des Halles, du bruit et des odeurs de fruits abîmés en bas des quais. Ne manque qu'un petit air musical, qui fixerait l'instant en un magnifique

cliché, la sonate au Clair de lune de Beethoven, par exemple. Mais je divague. Une phrase lue la veille dit d'ailleurs que le présent est ce court instant entre le souvenir et le désir ; elle devient ma pensée pour la journée. Il me reste 4 heures de travail.

Petit à petit le marché prend une autre forme. Après le passage des détaillants, ce sont les grossistes qui négocient. Les « petits clients », comme on dit ici, sont déjà repartis sur leurs marchés, à Paris, en banlieue ou en province. Les grossistes, qui s'échangent les cours, les infos, constituent un monde à part rappelant qu'ici, avant tout, tout s'achète et se vend.

Mon œil est attiré par un petit homme aux cheveux blancs, barbe fournie, qui porte un gilet de manutention sur lequel on peut lire, en italique : « solidarité avec le peuple Palestinien. » Jusque là rien de surprenant, me direz vous, avec l'actualité. Si ce n'est qu'au même moment un homme de confession juive, vêtu de noir et blanc et portant une kippa, choisit ses poivrons au même endroit que lui, avant de les déposer chacun de leur côté sur un chariot. Intérieurement, je souris. Les hommes se voient, se saluent courtoisement. Un exemple ? Dédé est plus radical concernant les affaires étrangères. « Ce n'est pas notre problème, on a déjà trop de soucis en France. » Qui plus est de son avis, comme tant d'autres ici, les gouvernants, les décideurs ne sont pas dans les mêmes réalités que le peuple. Ils font partie « des nantis au frais de la princesse ». En me renseignant, je comprends qu'il n'y a pas de syndicat aux halles, pas de mouvements particuliers. Les luttes semblent loin. Les revendications se négocient en salaire ou en avantages ; pas de grève ici, pas de calicots ni de tracts.

Les commandes se succèdent. Nantes, 564 citrons ; pomelos pour Lyon ; Lille, 2 palettes de pommes. Je n'aurais jamais vu autant de fruits et légumes de ma vie.

10 h. Sur le carreau, on remballe. Les palettes restantes et entamées rentrent en chambre froide. On compte, on contrôle ; les derniers clients attendent les prix de fin de marché ; et les cours restent en mouvement (demain, la tomate à 30 centimes de plus, la banane en baisse). Tout se joue ici et maintenant : on achète, on vend, on spéculé. La crise russe, comme on l'appelle ici, a fait chuter les cours de bons nombres de produits. Alors on surveille les surstocks, on attend les PAV (paiement après vente),

qui consistent à vendre la marchandise d'un fournisseur sans lui avoir acheté, en somme on lui règle ce que l'on veut puisque c'est lui que ça débarrasse. Enfin, on fait du profit. Je me rends avec Dédé au local déchet. Là, tout se trie, se valorise, et au milieu de tout ce dépotoir, dans les allées chargées de mille produits venus des quatre coins du monde, une femme déambule. Une anonyme, d'allure nonchalante, les yeux dans le vide. En la voyant de loin je remarque la gêne qu'elle suscite chez ceux qui la croisent. Son pantalon parsemé de taches, le sweat trop large, un visage sans artifice, masque de souffrance semble-t-il. Cette femme parcourt chaque jour les vastes allées de Rungis, en ramassant de ci de là des fruits abîmés, de vieux mégots, une pièce pour un café. Son identité m'est inconnue. Je lui imagine des centaines de vies, après m'être renseigné auprès de Dédé et d'autres camarades présents aux Halles depuis toujours. Je me rends compte que cette femme, que tout le monde connaît, est sans doute la plus méconnue des gens qui se croisent ici chaque jour. Elle est là, c'est ce que certains nomme « une cloche ». Pour l'un, il s'agirait d'une Hollandaise arrivée ici il y a des années, en stop, et laissée là comme un objet. Pour d'autres ce serait une Allemande, ancienne prof, qui aurait tout plaqué...

Je me renseigne encore sans relâche. Je tiens à dépasser la légende à comprendre, je ne peux me résigner à ce qu'elle n'existe que comme une énigme. En arpentant le bâtiment, j'apprends par un commis qu'elle loge dans les entrées de sous-sol. Si les halles sont déjà impressionnantes, ses arcanes sont encore plus surprenants : des kilomètres de voies souterraines, où de multiples professions se côtoient jour et nuit ; et cette femme, dans le coin de la descente, sous un tas de palettes, de sacs plastiques et autres bâches, vit dans au milieu d'immondices. Si étrange que cela paraisse, il me semble qu'une certaine richesse se forme dans cet état d'abandon. Car cette femme, au cœur de la fourmilière est comme une cigale laissée pour compte, vivant en marge des Halles. Est-ce un choix ? Est-ce subi ? Tant de questions entourent cette « clocharde ».

Elle est grande, sans doute 1m80, voûtée, mais de stature robuste ; elle doit avoir la quarantaine, peut-être un peu plus ; son teint est livide, ses cheveux courts en bataille ; son hygiène est déplorable et des odeurs incommodes la suivent ; ses yeux sont clairs, un sourire en coin ne la quitte jamais ; et elle a un accent de l'est. C'est un mystère. Un de plus.

Midi. La journée s'achève. Je salue tout le monde. Dédé me demande mon

avis sur cette première journée, mes impressions. Il a un peu peur que je ne reste pas, à cause des horaires, des conditions de travail dans le froid. Je lui réponds que j'ai découvert un univers très curieux, un monde à part, et que : « Je ne sais pourquoi ça me plait. Il y a de la poésie dans cet endroit. » J'imagine des ombres comme présentes à jamais ici. Et j'ai envie d'entendre les cris de ces femmes d'antan qui vendaient leurs poissons à même le sol. J'ai envie de toucher du doigt les clichés noirs et blancs, sur lesquels les trognes de bambins morveux volaient quelques patates aux marchands. Oui Dédé, demain, je reviens.